

JOSEPH WOLINSKI
Institut Catholique de Paris, France

*Résurrection et Nouveauté
aux premiers temps de l'Église*

ABSTRACT

The article is aimed to prove the importance of the event of the resurrection for early theology (Scripture and patristic theology of the 2nd and 3rd centuries). This importance has been obscured down through the centuries. Happily, theology in the twentieth century made a radical endeavor to rediscover the Paschal event and to build the whole basic structure of christianity once again.

KEYWORDS

resurrection, patristic theology, Ignace of Antioch, Ireneaus, Origenes

INTRODUCTION

La vie du chrétien tire son origine d'un événement qui a marqué d'une manière absolument unique l'histoire de toute l'humanité : la Résurrection du Christ. De cette Résurrection et de son rayonnement qui atteint les hommes, témoignent le Nouveau Testament et les Pères de l'Église. Après une très rapide enquête dans les Saintes Écritures (I) nous évoquerons trois auteurs des 2^{ème} et 3^{ème} siècles (II).

I. — LA RÉSURRECTION DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

I. LA PROCLAMATION FONDAMENTALE DE LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Le discours chrétien est d'un événement à la fois exaltant et mystérieux : la Résurrection du Christ. La confession de ce Mystère est appelée *kérygme apostolique*, ou *kérygme pascal*. Nous en avons un exemple dans l'*Épître aux Romains* : « *Si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur, et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé.* » (Rm 10, 9). Sous deux formes différentes, Paul témoigne de la même Chose, car confesser que Jésus est « Seigneur » c'est proclamer qu'il est « ressuscité », comme on le voit en Ac 2, 36. Un autre passage des *Actes des apôtres* contient la même proclamation, illustrée par une citation d'un Psaume particulièrement intéressante :

Actes 13, 32-33. — Et nous, nous vous annonçons la Bonne Nouvelle : la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie en notre faveur, à nous, leurs enfants quand il a ressuscité Jésus, comme il est écrit dans le psaume second : « Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » (Ps 2, 7).

Ce court passage établit une correspondance significative entre la Résurrection de Jésus, objet de la Bonne Nouvelle et le Psaume 2, qui parle de l'engendrement d'un fils : « *Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.* » (Ps 2, 7). De quel engendrement s'agit-il ? Que faut-il entendre par *aujourd'hui* ? Dès le 3^{ème} siècle Origène précise qu'il s'agit de l'engendrement du Fils par le Père, et que le mot *aujourd'hui* désigne l'éternité (ComJo I, § 204 : SC 120, p. 161). Ce sens est tout

à fait acceptable pour le théologien, mais ce n'est pas le premier sens du passage dans le texte des Actes ! Ce qu'affirme Paul, c'est que Christ a été engendré par le Père le jour de la Résurrection ; dans un premier temps, le mot aujourd'hui renvoie au matin de Pâques. Pris en ce sens, le mot aujourd'hui a fait problème pour certains chrétiens des premiers temps ; ils en concluaient que le Christ n'était pas « fils » du Père dès l'origine, mais qu'il l'est devenu le jour de sa Résurrection. Mais il est possible de comprendre autrement le passage, en accord avec la confession traditionnelle de la foi : Jésus est déjà Fils de Dieu et Dieu avant même sa conception et sa naissance comme fils de Marie, et cependant il « devient fils » au moment de sa Résurrection : il *devient* ce qu'il *était* déjà ! Par la Résurrection, son humanité revêt « l'incorruptibilité » (*aphtharsia*), qui représente une manière d'exister réservée à Dieu et il accède, comme homme, à une nouvelle manière d'exister proprement divine. — Mais dire que Jésus *devient* ce qu'il *était* déjà suppose une manière particulière de comprendre la naissance et l'existence de l'homme. Sans doute chacun de nous est homme dès le premier moment de son existence. Mais cela n'empêche pas que tout au long de sa vie il se développe, il grandit, il met en œuvre les virtualités qui sont en lui, et par là réalise le projet que Dieu a fait sur lui depuis toujours.

Dans cette perspective, la naissance ne se limite pas à un événement ponctuel, daté, sans plus. Comme nous le verrons plus loin à partir de certains textes patristiques, cette naissance inaugure un devenir, et celui-ci ne se limite pas aux seules possibilités de la nature humaine : un événement absolument unique a eu lieu à un moment donné de l'histoire, la Résurrection du Seigneur. Celle-ci étend son influence sur chacun de nous ; elle permet à l'homme d'entrer lui aussi dans un mode nouveau d'existence ; elle l'invite à naître à une vie proprement divine, en participant à la Vie du Christ ressuscité.

La Résurrection du Christ a connu en effet comme un double déplacement : par son Ascension, le Christ ressuscité a quitté le monde pour aller vers le Père. Mais un deuxième déplacement a lieu, du ciel vers la terre ; assis à la droite de Dieu, le Christ reçoit l'Esprit et le répand sur l'Église, le jour de la Pentecôte :

Actes 2, 32–33. — Dieu l'a ressuscité, ce Jésus ; nous en sommes tous témoins. Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint, objet de la promesse, et l'a répandu. C'est là ce que vous voyez et entendez.

Deux points sont à souligner ici. D'une part, l'Esprit-Saint est présenté comme l'objet de la promesse : nous avons ici une allusion à l'Ancien Testament qui a préparé sur la terre la venue du Christ par l'attente du Messie promis. Nous avons rencontré plus haut la même référence à la promesse en Ac 13, 32. D'autre part, l'accent est mis sur le fait que la réalisation de la promesse est devenue accessible, visible et audible à tous les hommes : « *C'est là ce que vous voyez et entendez* » (Ac 2, 33). Le Mystère pascal est revenu sur la terre ; parce que l'Esprit-Saint a été répandu dans l'Église, il y a quelque chose à voir et à entendre, en rapport avec l'événement de la Résurrection. Selon une expression inédite du Père Joseph Doré, l'Église est devenue la présence visible du Mystère pascal, « *la visibilité du Ressuscité* » pour tous les hommes.

2. LE MYSTÈRE PASCAL COMME OUVERTURE SUR « *LA NOUVEAUTÉ JAMAIS VIEILLIE DE L'ESPRIT* »

Mais il nous faut terminer cette très rapide référence au Mystère pascal par une remarque importante, qui commandera la suite de notre exposé : la Résurrection du Christ n'est pas un retour vers un point de départ déjà connu, il est entrée dans une manière tout à fait nouvelle d'exister, il est naissance à une Nouveauté radicale, qu'Origène appelle « la Nouveauté jamais vieillie de l'Esprit ». ² Une comparaison toute simple jusqu'à en être simpliste peut éclairer ce point : la comparaison entre la « résurrection » de Lazare et la « Résurrection » de Jésus. Dans le premier cas, quand Jésus « ressuscite » Lazare, celui-ci retrouve la vie dont il vivait avant sa mort, une vie qui, hélas, va se terminer une seconde fois par la mort. Toute différente est la Résurrection du Christ ! « *Le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus, la mort sur lui n'a plus aucun pouvoir. Sa mort fut une mort au péché, une fois pour toutes ; mais sa vie est une vie pour Dieu.* » (Rm 6, 9–10) Par la Résurrection, Dieu le Père a conféré à Jésus « *le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au Nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, la terre et sous la terre, et que toute langue proclame que Jésus-Christ est « Seigneur » pour la gloire du Père* » (Ph 2, 9–11). Par la Résurrection, Jésus

¹ « L'Église est la visibilité du Ressuscité » : expression employée par le P. Joseph Doré dans son cours de christologie donné à l'Institut Catholique de Paris dans les années soixante-dix : témoignage rapporté par un auditeur du cours.

² Commentaire sur l'Évangile de Jean I, 36, (SCH 120), Cerf, Paris 1966, p. 79.

est le « *Resplendissement de gloire de Dieu... ; il est assis à la droite de sa Majesté dans les hauteurs, devenu d'autant supérieur aux anges que le Nom qu'il a reçu en héritage est incomparable au leur.* » (He 1, 3).

C'est à la lumière de cette Résurrection du Christ que tout le Nouveau Testament a été composé. « Le Nouveau Testament est tout entier kérygmatic. », écrit Michel Deneken³, et Gerhard von Rad, un exégète bien connu, a magnifiquement mis en valeur la « Nouveauté » tout à fait unique qui parcourt ce Nouveau Testament :

Pour réduire les choses à une impression très élémentaire, le Nouveau Testament est parcouru, jusque dans ses derniers livres, par un étonnement passionné devant l'irruption d'une réalité absolument nouvelle, la conscience irrésistible d'être placé à un commencement à partir duquel des horizons tout nouveaux se sont ouverts sur l'action salutaire de Dieu dans l'histoire : le Royaume de Dieu est là. Ce nouvel événement — la prédication de Jésus, sa mort et sa résurrection — a donné naissance à une façon de comprendre l'Ancien Testament qui différait fondamentalement de celle des docteurs juifs, mais aussi de celle de la secte de Qumran... Partout dans le Nouveau Testament s'exprime le sentiment très profond qu'on se trouve dans un nouveau temps de Dieu, temps qui est appelé parfois celui de l'« accomplissement » (Ga 4, 4 ; Lc 4, 21 ; Mt 11, 4-6)... Cette nouveauté introduite dans l'histoire du salut par l'épiphanie du Christ, place sur une base toute nouvelle non seulement la relation entre Dieu et Israël, mais aussi entre Dieu et tous les païens...⁴

Le thème est repris d'une manière un peu différente par Walter Kasper dans son livre sur Jésus-Christ :

La Résurrection de Jésus se situe dans une perspective universelle ; elle n'est pas un événement singulier et achevé, mais un événement ouvert sur l'avenir ; bien mieux, un événement qui ouvre le monde à l'avenir. Elle implique l'accomplissement eschatologique du monde en sa totalité, l'humanité nouvelle et le monde nouveau. Elle est

³ M. Deneken, *La Foi pascale. Rendre compte de la Résurrection de Jésus aujourd'hui*, Cerf, Paris 1997, p. 256.

⁴ G. Von Rad, *Théologie de l'Ancien Testament*, tome 2, Labor et Fides, Genève 1965, p. 293.

l'anticipation et le premier reflet de ce à quoi toute la création aspire en gémissant, la révélation des enfants de Dieu (Rm 8, 19), le futur Royaume de la liberté...⁵

Walter Kasper souligne bien le caractère particulier de la Résurrection de Jésus, qui ouvre sur « l'humanité nouvelle et le monde nouveau ». Il faudrait, dans la ligne de l'auteur, insister sur le caractère absolument unique de cet événement de l'histoire, et sur son impact sur l'histoire de l'humanité. À partir de la Résurrection, la condition de tout homme a pris une dimension tout à fait nouvelle, proprement divine, d'une valeur inouïe. De cette grâce bénéficient non seulement les hommes venus après la Résurrection, mais aussi ceux qui ont vécu avant le Christ : la grâce pascale remonte, selon certains Pères de l'Église, jusqu'à Abraham (Irénée, AH IV, 7, 1) et jusqu'au premier homme, Adam (AH III, 22, 3. — IV, 22, 1).

3. ÉCLIPSE ET REDÉCOUVERTE DU MYSTÈRE PASCAL

Le Mystère pascal est au cœur de la prédication apostolique. Il est présent de façon plus ou moins visible dans les écrits des premiers Pères de l'Église. Mais au cours des siècles, des questions précises se sont posées aux responsables de l'Église, et les ont obligés à réagir de diverses façons, en particulier par le moyen des conciles œcuméniques, dont le premier, celui de Nicée, en 325, proclama officiellement que Jésus est « Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, consubstantiel au Père » (*Symbole de Nicée*). Avec le temps, la référence à la Résurrection a été plus ou moins oubliée. Michel Deneken, Professeur à l'université de Strasbourg, en fait la remarque, en citant un auteur de 20^{ème} siècle, F.-X. Durrwell :

« Il fut un temps, pas tellement éloigné de nous, où la théologie dissertait de la rédemption du Christ Jésus sans faire mention de la résurrection. Du fait de Pâques, on s'ingéniait à mettre en valeur la portée apologétique ; mais à le scruter en lui-même comme un insondable mystère du salut, on n'y songeait pas... » Ce constat, — ajoute M. Deneken — établi il y a presque un demi-siècle par F.-X. Durrwell (1949), reste valable aujourd'hui...⁶

⁵ W. Kasper, *Jésus, le Christ*, Cerf, Paris 1976, p. 231-232.

⁶ M. Deneken, *La foi pascale*, p. 9-10.

La réaction de Michel Deneken est récente (*La foi pascale*, 1997) ; C'est de lui que vient la phrase déjà citée : « Le Nouveau Testament est tout entier kérygmatique. » (p. 256). Peu après, en 2000, est paru un autre livre, qui intéresse plus particulièrement les Pères de l'Église, celui de Raymond Winling : *La Résurrection et l'Exaltation du Christ dans la littérature de l'ère patristique*, le Cerf, Paris, 2000, 511 p.

C'est dans la ligne de ces auteurs, mais à partir de notre propre recherche, que nous voudrions proposer ici quelques textes des premiers Pères de l'Église dans lesquels il est question du Mystère pascal.

II. — LE MYSTÈRE PASCAL AUX 2^{ÈME} ET 3^{ÈME} SIÈCLES : QUELQUES EXEMPLES

Parmi les tout premiers textes de l'époque patristique figure un écrit connu sous le titre : *La Didachè* ou *La doctrine des douze apôtres*. Nous n'y trouvons pas de mention explicite de la Résurrection, mais un passage du chapitre 10 sur l'action de grâces (*eucharistia*) mentionne « la connaissance, la foi et l'immortalité (*athanasia*)... révélées par Jésus » L'immortalité dont il est question ici n'est pas l'immortalité naturelle de l'âme humaine au titre de sa nature spirituelle, mais l'immortalité propre à Dieu (1 Tim 4, 3 ; cf. Sg 3, 4), que l'homme reçoit par le moyen de la résurrection (1 Co 15, 53). Nous trouvons ce mot dans un ouvrage gnostique valentinien du 2^{ème} siècle, découvert à Nag-Hammadi en 1945, *L'Évangile de Vérité* : « Le fidèle Jésus, accepta d'endurer les coups... parce qu'il sait que sa mort est Vie pour la multitude... Il fut cloué au bois, sur la croix. Ô le grand enseignement ! Il s'est dépouillé de ses haillons périssables, il s'est revêtu de l'Incorruptibilité... » (Jacques-É. Ménard, *Nag Hammadi Studies*, II, Brill, 1972, p. 47).

I. IGNACE D'ANTIOCHE († c. 107 ?)

La référence à la Résurrection du Christ devient plus explicite chez l'un des premiers Pères de l'Église, Ignace d'Antioche, mort martyr vers 107. Dans une de ses lettres, il écrit :

Ignace d'Antioche, *Lettre aux Philippiens*, 8. — J'en ai entendu qui disaient : « Si je ne le trouve pas dans les archives, je ne le croirai pas dans l'évangile », et quand je leur disais : « C'est écrit », ils me

répondaient : « C'est là la question ! » — Pour moi, mes archives, c'est Jésus-Christ ; mes archives inviolables, ce sont sa croix, sa mort, sa résurrection, — et la foi qui vient de lui. (*Sources chrétiennes* 10, p. 127).

Nous ne connaissons pas le détail des difficultés auxquelles Ignace fait allusion ici. Une chose est sûre, Ignace ne répond pas en citant des textes, mais en se référant au Christ et au Mystère pascal : « Mes archives inviolables, ce sont sa croix, sa mort, sa résurrection, — et la foi qui vient de lui. » On notera que la foi est ici un don de Dieu, qui a pour source, lui aussi, le Mystère dans lequel elle nous fait entrer.

La référence au Mystère pascal revient dans un passage de la *Lettre aux Romains*, écrite par Ignace alors qu'il est en route vers Rome pour y être exécuté :

Ignace, *Lettre aux Romains*, 4 et 6. — Je suis le froment de Dieu, je suis moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé un pur pain du Christ... Il est meilleur pour moi de mourir pour m'unir au Christ Jésus... C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous, lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche. Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand je serai arrivé là, alors je serai homme. (*Sources chrétiennes* 10, p. 111-117).

Si le Christ est ressuscité, la mort n'est plus le point final de notre vie, la manifestation ultime d'un échec, mais l'entrée dans une vie nouvelle, un enfantement : déjà homme par sa naissance, c'est par la mort qu'Ignace devient pleinement homme, par adhésion au Christ ressuscité. Le thème de la participation à la Résurrection du Christ et celui de la naissance à une vie nouvelle en Christ revient ailleurs :

a) — *Lettre aux Éphésiens*, 17, 1. Si le Seigneur a reçu une onction sur la tête, c'est afin d'insuffler à son Église l'incorruptibilité. — b) *Lettre aux Tralliens*, 11, 2. Par sa croix, dans sa Passion, le Christ vous appelle, vous qui êtes ses membres. La tête ne peut être engendrée sans les membres. C'est Dieu qui nous promet cette union, qui est le Christ lui-même. (*Sources chrétiennes* 10, p. 73 et 103).

La participation à la Résurrection du Seigneur se présente ici sous l'image de l'onction : *Christ* signifie en grec *oint, enduit d'huile*. Dans le

cas du Seigneur, l'huile qui l'imprègne et le transforme n'est autre que l'Esprit-Saint.. Cette onction, reçue au moment de la Résurrection, est descendue sur le Christ Tête pour se communiquer à son corps, qui est l'Église, et lui « insuffler l'*incorruptibilité* » (fruit de la Résurrection). — Le deuxième texte cité (*Lettre aux Tralliens*, II, 2) reprend le thème de la « nouvelle *naissance* », synonyme de « *résurrection* », comme nous l'avons vu en Ac 13, 33. Ignace l'étend magnifiquement du Christ aux chrétiens : en eux, le Christ continue à être engendré : « La tête ne peut être engendrée sans les membres », qui sont l'Église. — En quelques mots, par le jeu d'une image, Ignace a résumé l'essentiel du message chrétien comme annonce de la Bonne Nouvelle du salut accompli par et dans le Mystère pascal.

La question de la foi en la Résurrection du Christ et de son extension aux hommes par le don de l'incorruptibilité a tenu une grande place dans la pensée chrétienne au second siècle. Elle a été présente au cœur de la grande crise qui a secoué l'Église à cette époque, la crise gnostique (§ 2), à laquelle a fait face un grand théologien de cette époque, Irénée de Lyon (§ 3).

2. « NOUS SOMMES DÉJÀ RESSUSCITÉS ! » : L'INTERPRÉTATION GNOSTIQUE

a) — *Nous sommes déjà ressuscités !* — Une importante découverte, faite à Nag Hammadi en 1945, nous a fait connaître toute une bibliothèque de textes très anciens, parmi lesquels se trouve un ouvrage gnostique intitulé *Le Traité sur la Résurrection*. Nous y lisons un passage significatif dans lequel il est question de la résurrection du chrétien : celle-ci est présentée comme déjà réalisée dans le chrétien : il est « déjà ressuscité » :

Qu'est-ce donc que la Résurrection ? C'est la révélation, à tout instant, de ceux qui sont ressuscités. Car si tu te souviens avoir lu dans l'Évangile qu'Élie est apparu et Moïse avec lui, ne suppose pas que la Résurrection est une illusion. Ce n'est pas une illusion, mais c'est la Vérité. Bien davantage, au contraire, il convient de dire que c'est le monde qui est une illusion, plutôt que la Résurrection, qui est arrivée par Notre Seigneur, le Sauveur, Jésus l'Excellent. » (*Nag Hammadi* I, 4, p. 48 : Jacques É. Ménard, Laval, 1983, p. 53).

J.-M. Ménard, qui a édité cet écrit, explique, dans son introduction, en citant d'autres textes gnostiques (p. 18-20), que la Résurrection, dans le contexte gnostique, est une résurrection « spirituelle » et qu'elle est déjà « bel et bien arrivée » (p. 18). — Les gnostiques ont très bien vu, en effet, l'importance du Mystère pascal pour le chrétien dans son existence actuelle, indépendamment de la résurrection annoncée pour la fin des temps. Comme le dit saint Paul, nous sommes déjà ressuscités ! Les gnostiques, hélas, ont déformé cette grande vérité et, par là, lui ont fait un tort immense, qui a lourdement pesé sur l'histoire de l'Église. Mais faut leur reconnaître le grand mérite d'avoir pris au sérieux ce point fondamental de la foi chrétienne que proclame hautement saint Paul : la Résurrection est déjà à l'œuvre parmi nous : « *Nous avons été ensevelis avec le Christ par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle.* » (Rm 6, 4) ; « *Nous tous qui contemplons comme dans un miroir la Gloire du Seigneur [allusion à la Résurrection], nous sommes transformés en cette même image, allant de gloire en gloire, comme de par le Seigneur, qui est Esprit.* » (2 Co 3, 18). — « *Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés... nous a fait revivre avec le Christ, — c'est par grâce que vous êtes sauvés ! — avec lui il nous a ressuscités et fait asseoir aux cieux dans le Christ Jésus.* » (Ep 2, 6) — « *Du moment que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu... Car vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu : quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui, pleins de gloire.* » (Col 3, 1-2).

b) — *La gnose valentinienne : une grande occasion manquée pour l'Église* — L'atmosphère qu'évoquent les textes pauliniens que nous venons de citer, et dont on pourrait allonger la liste, est importante pour comprendre le drame qui s'est joué au second siècle avec la condamnation et le rejet des gnostiques. Ceux-ci ont bien compris ce qui constitue l'essentiel de la foi chrétienne, à savoir que la *Résurrection est déjà commencée*, mais ils ont réinterprété cette donnée dans le cadre de la culture de leur temps, et par là ils l'ont gravement déformée, au point que la Grande Église a été obligée de les condamner, et par là de laisser dans l'ombre un point important de la foi.

La réduction gnostique du message chrétien peut se résumer en deux points, qui tous les deux sont inacceptables dans la tradition chrétienne « orthodoxe » :

1. Comme les Grecs, les gnostiques adhèrent à la thèse selon laquelle notre corps est mauvais ; par conséquent, ils nient la résurrection des corps à la fin des temps.

2. Comme les Grecs, ils pensent que l'homme appartient par nature au monde invisible des dieux ; par conséquent, la résurrection du chrétien se réduit à prendre connaissance de sa vraie nature, qui est divine par définition. Le mot connaissance (*gnosis* en grec), devient un équivalent de la résurrection de l'homme et de son salut ; il prend une grande importance, au point qu'il sert à désigner les *gnostiques* eux-mêmes.

La Grande Église propose une vision du monde toute différente. Selon elle, notre corps est bon, et il ressuscitera dans la gloire à la fin des temps. Par ailleurs, il y a entre Dieu et nous une différence radicale, et c'est dans ce contexte que, en vertu de la Résurrection du Christ, nous sommes élevés à un mode d'existence tout à fait nouveau, proprement « spirituel » au sens de « pneumatique », c'est-à-dire inauguré en nous par l'Esprit Saint (*Pneuma hagion*), qui est déjà intervenu dans la Résurrection du Christ (Rm I, 4). — Le drame qui se joue au deuxième siècle est lié à ces données de base. La grande Église ne pouvait pas admettre les thèses des gnostiques. Mais en réagissant ainsi, elle a été amenée à se détourner de l'affirmation selon laquelle la Résurrection est déjà présente en nous, dès maintenant, pour insister seulement sur la résurrection des corps à la fin des temps. Pour le dire d'une façon trop familière, on a jeté le bébé avec l'eau du bain !

C'est contre ce courant gnostique et sa vision du monde qu'a réagi, dès le premier siècle, un théologien d'une grande importance, Irénée de Lyon.

3. IRÉNÉE DE LYON († VERS 200)

Irénée est le premier auteur qui a marqué les débuts de la réflexion chrétienne au second siècle. Il est né à Smyrne, en Asie Mineure, où il a connu Polycarpe « qui a connu Jean, qui a connu le Seigneur ». Pour des raisons que nous ignorons, il est venu en Occident et a été le deuxième évêque de Lyon (après saint Pothin). Il a composé une œuvre considérable, dont il ne nous est resté que deux écrits ; le plus important des deux s'intitule *Contre les hérésies*. Réfutant les premières hérésies qui ont surgi dans l'Église, en particulier celle des gnostiques, il a élaboré la première grande vision d'ensemble de la foi chrétienne. Cette vision fait une place importante à la Résurrection.

C'est en réaction contre le courant gnostique, représenté surtout par l'école de Valentin et de son disciple Ptolémée qu'Irénée a écrit les cinq livres de son ouvrage *Contre les hérésies*. Dans les deux premiers il présente avec beaucoup de détails les différents systèmes gnostiques dont il a eu connaissance ; dans les trois derniers il expose la foi déjà traditionnelle de l'Église.

Il n'est pas possible d'exposer ici même en résumé, la puissante synthèse théologique élaborée par Irénée dans l'œuvre que nous venons de citer (elle compte 679 pages dans la traduction française parue en 1984). Nous nous contenterons de présenter un choix très restreint de textes ayant certaines affinités avec le thème du Mystère pascal.

a) – *Résurrection et incorruptibilité*. — Dans la préface du livre III *Contre les hérésies*, Irénée exprime son intention de présenter à son correspondant « la seule foi vraie et *vivifiante* que l'Église a reçue des apôtres et qu'elle transmet à ses enfants ». La Résurrection n'apparaît pas explicitement dans cet exposé, mais elle se manifeste discrètement dans l'expression « la foi *vivifiante* » ; en effet, si la foi nous « vivifie », c'est parce qu'il nous donne accès à l'incorruptibilité qui nous vient du Père à partir de la chair du Christ ressuscité :

Contre les hérésies, IV, 20, § 2. — En la chair de notre Seigneur a fait irruption la lumière du Père, puis, en brillant à partir de sa chair, elle est venue en nous, et ainsi l'homme a accédé à l'incorruptibilité (*aphtharsia*), enveloppé qu'il était par cette lumière du Père (Cerf, p. 471).

La référence à l'*incorruptibilité*, dont il a déjà été question plus haut, est à prendre avec beaucoup d'attention ; en effet, comme l'écrit Louis Bouyer, « l'incorruptibilité n'est pas seulement le fait de ne pas mourir : elle est la propriété d'une vie qui n'a en elle-même aucune raison de cesser jamais d'être... Elle est rigoureusement propre à Dieu et c'est seulement par la grâce d'une libéralité inouïe où Dieu lui-même se communique que des êtres créés peuvent devenir "immortels"... ».⁷ L'immortalité dont il est question ici n'est donc pas l'immortalité « naturelle » qui découle de la nature spirituelle de l'âme, mais une « vie »

⁷ L. Bouyer, *L'Incarnation et l'Église-Corps du Christ dans la pensée de saint Athanase*, Paris, 1943, p. 37.

qui est participation à la vie même de Dieu. C'est ce qui explique pourquoi on ne peut en parler que comme d'une Nouveauté radicale qui a sa source dans le Christ ressuscité.

b) – La différence « Ancien Testament/Nouveau Testament » comme manifestation de la Nouveauté. — Les gnostiques fondent leur système sur une constatation : il y a une différence notable entre l'Ancien Testament et le Nouveau. Ils en déduisent l'existence de deux Dieux, révélés par l'un et l'autre Testament : un Dieu, juste mais borné, créateur de ce monde réputé mauvais d'un côté, et de l'autre un Dieu bon, étranger à ce monde, origine de l'étincelle divine qui habite les « parfaits » (les gnostiques), et eux seulement. — En réaction contre ces erreurs, Irénée prône « un Dieu unique, Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament », prenant ainsi en compte les deux Testaments et leur différence. Celle-ci revêt alors un sens positif, qu'il s'agit de comprendre et d'accueillir :

Contre les hérésies, III, 12, 12. — Tous les tenants d'opinions fausses, impressionnés par la Loi de Moïse et estimant qu'elle est dissemblable de l'enseignement de l'Évangile, voire contraire à celui-ci, ne se sont pas dès lors appliqués à rechercher les causes de cette différence entre les deux Testaments. — Pour nous, dans la suite de notre traité, nous exposerons le pourquoi de la différence entre les Testaments en même temps que leur unité et leur harmonie (Cerf, p. 330-331).

La différence que les gnostiques invoquent pour disqualifier l'Ancien Testament se révèle ainsi comme un élément indispensable du plan de Dieu sur nous : elle met en valeur la Nouveauté apportée par la venue du Christ, qui inaugure sur la terre une manière nouvelle de croire en Dieu :

Contre les hérésies, II, 10, 5, et III, 12, 14. — Tous ces textes montrent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui a ouvert aux hommes le Testament nouveau de la liberté par l'« économie nouvelle » de la venue de son Fils. — Il résulte clairement de tout cela que les apôtres n'enseignaient pas un autre Père, mais qu'ils donnaient un Testament nouveau de liberté à ceux qui, d'une manière nouvelle, par l'Esprit Saint, croyaient en Dieu. (p. 307 et 334).

Le Nouveau Testament ne nous révèle donc pas « un autre Dieu », mais une « économie nouvelle » et un monde nouveau, que *la venue du Fils* nous ouvre à partir du monde ancien. Celui-ci n'est pas détruit, mais transfiguré. Pour y entrer, l'homme est sollicité en ce qu'il a de plus personnel et de plus précieux : sa liberté. Pour être éclairé sur ce qui lui est demandé à ce niveau, l'homme est renvoyé aux Écritures, qui restent pour lui Parole de Dieu. Mais il doit les lire désormais d'une façon nouvelle, en s'aidant de cette clé qui est la Croix (glorieuse) du Christ, c'est-à-dire la référence au Mystère pascal.

c) — *La Croix du Christ, clé pour lire les Écritures.* — Dans la deuxième partie du Livre IV de son traité *Contre les hérésies* (AH IV, 26, 1), Irénée s'interrompt soudain pour s'interroger sur la manière dont il a lu jusque-là les Écritures. Cela nous vaut une page d'un grand intérêt dans laquelle apparaît clairement le fondement qui commande son exégèse :

Contre les hérésies, IV, 26, 1. — Si donc quelqu'un lit les Écritures de cette manière, il y trouvera une parole concernant le Christ, et une préfiguration de la vocation nouvelle. Car c'est lui le « trésor caché dans le champ » (Mt 13, 44) c'est-à-dire dans le monde, puisque « le champ c'est le monde » (Mt 13, 38). Trésor caché dans les Écritures, car il est signifié par des figures et des paraboles qui humainement ne pouvaient être comprises avant l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire avant la venue du Seigneur... Car toute prophétie, avant son accomplissement, n'était qu'énigmes et ambiguïtés pour les hommes ; mais lorsqu'arriva le Moment et que s'accomplit la prédiction, alors la prophétie trouva son exacte interprétation.

Voilà pourquoi, lue par les Juifs à notre époque, la Loi ressemble à une fable : car ils n'ont pas ce qui est l'explication de tout, à savoir la venue du Fils de Dieu comme homme. Au contraire, lue par les chrétiens, elle est ce trésor caché dans le champ, trésor que la Croix du Christ révèle et explique : elle enrichit l'intelligence des hommes, montre la sagesse de Dieu, fait connaître les « économies » de celui-ci à l'égard de l'homme... Elle prédit que l'homme qui aime Dieu progressera jusqu'à voir Dieu et entendre sa parole, et qu'il sera glorifié par l'audition de cette parole, au point que les autres hommes ne pourront fixer leurs yeux sur son visage glorieux (2 Co 3, 7 ; Ex 34, 29-35), selon qu'il fut dit à Daniel : « Les sages brilleront

comme la splendeur du firmament, et, parmi la multitude des justes, comme les étoiles, éternellement et à jamais. » (Dn 12, 3).

Si donc quelqu'un lit les Écritures de la manière que nous venons de montrer — c'est de cette manière que le Seigneur les expliqua à ses disciples après sa résurrection d'entre les morts, leur prouvant par elles qu'« il fallait que le Christ souffrît et entrât dans sa gloire » (Lc 24, 26. 46) et « qu'en son nom la rémission des péchés fût prêchée » (Lc 24, 47) dans le monde entier —, il sera un disciple parfait, « semblable au maître de maison qui extrait de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes. » (Mt 13, 52). (p. 491).

Le texte cité ici fait partie d'un ensemble plus vaste, qui mériterait une étude approfondie. Nous ne pouvons proposer ici que quelques remarques d'ordre général.

Il convient tout d'abord de prendre quelque distance par rapport à ce qu'Irénée nous dit au sujet des Juifs. Le langage qu'il tient n'est plus tenable après Vatican II. — Ceci dit, on notera tout d'abord qu'Irénée entend la prophétie dans un sens bien déterminé. Celle-ci est, par définition, l'annonce d'un événement futur ; mais, pour Irénée, ce que la prophétie annonce ne peut être compris qu'après la réalisation de ce qui est annoncé. Elle suscite donc en nous une attente de quelque chose qui dépasse – et infiniment — notre attente. C'est notre manière d'entrée dans un monde toujours nouveau, dont la « clé » est la croix du Christ. Celle-ci, dans la pensée d'Irénée, est sans aucun doute la Croix glorieuse, inséparable de la Résurrection, comme cela était le cas pour les premiers chrétiens. Cette lecture, Irénée est conscient de l'avoir pratiquée dès le début de son livre (« *Si quelqu'un lit les Écritures de cette manière...* ») ; mais ce qui est plus important encore, il nous dit lui-même qu'en faisant cela, il a suivi l'exemple du Seigneur expliquant les Écritures aux deux disciples d'Emmaüs : « c'est de cette manière que le Seigneur les expliqua à ses disciples après sa résurrection d'entre les morts... ».

Les Écritures abordées comme prophétie ne peuvent être comprises qu'une fois accompli ce qu'elles annoncent. Mais qu'annoncent-elles ? Une première réponse vient tout de suite à l'esprit : elles annoncent la venue du Christ, sa mort et sa Résurrection : nous retrouvons ici le thème du Mystère pascal. Cette réponse est juste, et elle est bien confirmée dans notre passage (IV, 26, 1). — Mais à côté de ce premier « événement » Irénée en mentionne un autre auquel il consacre encore plus d'importance : *ce qui arrive à ceux qui croient dans le Christ*. Dès le début il précise en effet

que si on lit les Écritures selon sa méthode, on y trouvera non pas une, mais deux choses : « une parole concernant *le Christ*, — et une préfiguration de *la vocation nouvelle*. » C'est à cette vocation qu'il consacre la part principale de son développement. La croix du Christ (elle n'est pas oubliée) « prédit que l'homme qui aime Dieu progressera jusqu'à voir Dieu et entendre sa parole, et qu'il sera glorifié par l'audition de cette parole, au point que les autres hommes ne pourront fixer leurs yeux sur son visage glorieux (2 Co 3, 7 ; Ex 34, 29-35), selon qu'il fut dit à Daniel : « Les sages brilleront comme la splendeur du firmament, et, parmi la multitude des justes, comme les étoiles, éternellement et à jamais. » »

Une confirmation de cette double lecture est donnée par la relecture que fait Irénée de Luc 24 dans la suite de notre passage. Irénée distingue de nouveau deux « paroles » dans ce que dit Jésus : l'une concerne Jésus lui-même : « *il fallait que le Christ souffrit et entrât dans sa gloire* » (Lc 24, 26. 46), l'autre concerne les hommes que Jésus est venu sauver : « *et qu'en son nom la rémission des péchés fût prêchée* » (Lc 24, 47, à rapprocher de Mt 28, 19-20 : la rémission des péchés est liée au don du baptême).

Dans ces conditions, puisque la prédication de la « rémission des péchés » n'est pas encore achevée, il est évident que nous ne pouvons encore comprendre entièrement le sens des prophéties. Ce sens ne se découvre à nous que peu à peu, dans la mesure où nous entrons dans le salut apporté par la Résurrection du Christ. Celle-ci, inséparable de nos propres résurrections, reste elle aussi partiellement cachée à nos yeux ; c'est pourquoi la prophétie concernant Jésus reste, elle aussi, partiellement cachée. Nous n'en découvrirons pleinement toute la splendeur qu'à la fin des temps.

d) — Il a apporté toute Nouveauté en apportant « Lui-même ». — Les gnostiques refusent d'admettre l'Ancien Testament et l'annonce du Messie dont il est porteur. Prendre en compte cette annonce mettrait en danger la nouveauté de ce que nous a apporté le Christ. En effet, si l'Ancien Testament annonce le Nouveau, si la tâche du Nouveau est d'accomplir ce qu'annonce l'Ancien, qu'en est-il de la « nouveauté » apportée par le Christ ? N'est-elle pas la simple mise en œuvre de ce qui a été prédit ? — C'est ici qu'Irénée apporte une réponse magnifique à l'objection des gnostiques en posant d'une manière nouvelle la question de la nouveauté :

Contre les hérésies, IV, 34, § 1 et § 3. — § 1. Mais alors, penserez-vous peut-être, si tout a été annoncé par avance, qu'est-ce que le Seigneur

a apporté de nouveau par sa venue ? Eh bien, sachez qu'il a apporté toute Nouveauté en apportant Lui-même (*semetipsum*) annoncé par avance... — § 3. Les patriarches, les prophètes, les anciens rois, tous prophétisaient la Passion du Christ. Mais nul d'entre eux, en mourant et en ressuscitant, n'ouvrit le Testament nouveau de la liberté. (p. 526 et 528).

Deux passages pris dans le même chapitre 34 du livre IV s'éclaircissent ici mutuellement. Le point décisif se lit dans le premier fragment : « (Le Seigneur) a apporté toute Nouveauté en apportant Lui-même (*semetipsum*)... » La réponse est subtile mais importante. Elle consiste à dire que le Seigneur n'est pas au service d'une nouveauté dont il s'agirait d'évaluer ce qu'elle aurait d'original, mais à mettre l'accent sur la Personne même du Seigneur, qui est, en elle-même, la nouveauté. Une telle manière de parler de la nouveauté a dû être pratiquement impossible à comprendre, pour ceux qui ne pouvaient pas savoir qui était réellement le Seigneur. Une certaine lumière vient à notre secours si nous lisons cette phrase à la lumière de la Tradition chrétienne ; selon elle, en effet, Jésus est à la fois homme et Fils de Dieu, « Dieu né de Dieu, Lumière née de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu » (*Symbole de foi de Nicée*, en 325). Dans la Personne du Christ c'est tout le Mystère du Dieu de la Révélation, Père, Fils et Esprit-Saint qui s'est rendu présent à nous et constitue le fond du Mystère du Christ. Du rayonnement vers nous de ce mystère nous n'avons pas d'autre approche que celle qui est elle aussi au cœur de la foi : le Mystère pascal. C'est bien ainsi qu'Irénée a perçu le Mystère : « Les patriarches, les prophètes, les anciens rois, tous prophétisaient la Passion du Christ. Mais nul d'entre eux, en mourant et en ressuscitant, n'ouvrit le *Testament nouveau de la liberté*. » (§ 3). Où est différence entre les anciennes prophéties et le Seigneur ? Elle est dans le passage d'une simple annonce, qui se limite à des mots humains reçus dans la foi, à la Réalisation, qui elle s'inscrit dans la Réalité, dans laquelle s'engage Dieu lui-même. — Le Testament nouveau de la liberté ne désigne pas ici un texte écrit, mais la Nouvelle Alliance dans laquelle nous sommes introduits, pour une manière nouvelle d'exister qui nous est donnée par grâce à partir du Christ, venu pour « *ouvrir ainsi le Testament Nouveau de la liberté* » (IV ; 34, 3. — III, 10, 5. — III, 12, 14. — III, 17, 2). Un monde nouveau est là, animé par la Présence actualisante et transformante de l'Esprit-Saint : « C'est pourquoi l'Esprit est descendu sur le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme : par là il s'accoutumait à habiter dans le genre

humain, à résider dans l'ouvrage modelé par Dieu ; il réalisait en eux la volonté du Père et les renouvelait en *les faisant passer de leur vétusté à la Nouveauté du Christ* » (III, 17, 1). Le thème de la *nouveauté* et du *renouvellement* relève directement du vocabulaire pascal.

Irénée et les gnostiques : deux manières de comprendre la « nouveauté ». — Deux conceptions de la « nouveauté » s'affrontent ici. Selon les gnostiques, la Nouveauté tombe directement du ciel sur le Christ (au Jourdain) et sur les chrétiens (quand ils font l'expérience de l'illumination par la gnose). Elle est tellement « nouvelle » que rien ne lui ressemble ni ne lui correspond en ce bas monde ; rien en ce monde ne peut la précéder et en préparer la venue. Nous avons une trace de cette conception de la nouveauté dans un texte de Tertullien qui évoque Marcion :

Tertullien, *De la chair du Christ*, 2 (vers 210–212). — La naissance (du Christ) est clairement annoncée. Mais qu'importe à Marcion (illi) l'ange du Créateur ? Conçu dans le sein d'une vierge, il est introduit. Mais que lui importe Isaïe, le prophète du Créateur ? Il hait les longues préparations, celui qui, des cieux, fait descendre un Christ improvisé. (*Odit moras qui subito de caelis Christum deferebat*). (*Sources Chrétiennes* 216, p. 213).

« Il hait les longues préparations, celui qui, des cieux, fait descendre un Christ improvisé » : cette phrase résume bien la pensée de Marcion, pour qui la « nouveauté » se présente dans le monde déjà parfaite, totalement indépendante du monde où elle se manifeste et des dispositions de l'homme auquel elle est destinée.

Tout autre est l'approche d'Irénée, et de la Grande Église qui a gardé l'Ancien Testament et qui prend au sérieux l'histoire antécédente et ces « longues préparations » au terme desquelles seulement la Nouveauté vient prendre pied parmi les hommes. Par là, s'ouvre à nous une tout autre conception de la Nouveauté, qui suppose un préalable (l'Ancien Testament) et une Nouveauté tout autre (le Nouveau Testament), une Nouveauté qui suppose à la fois continuité et rupture, une vraie rupture, mais qui ne supprime pas la continuité.

4. ORIGÈNE († c. 254)

Origène est né à Alexandrie vers 185. Il est la grande figure qui domine le 3^{ème} siècle, dans un Orient où la foi chrétienne n'est pas encore admise

officiellement. Il fut le premier à tenter une immense présentation systématique de la foi chrétienne, dans une œuvre intitulée *Sur les principes* (*De principiis*), œuvre dont l'original grec a été perdu. Cette œuvre fut composée durant la première partie de sa vie, qui se déroula à Alexandrie. C'est à la même époque qu'il réorganisa l'école catéchétique d'Alexandrie et commença un important *Commentaire sur l'Évangile selon saint Jean*. Un certain Ambroise, pieux laïc converti par Origène de la gnose au christianisme orthodoxe, mit à sa disposition une immense fortune. Cela permit à Origène de consacrer toute sa vie à l'enseignement et à l'écriture. Eusèbe de Césarée († c. 340), grand admirateur d'Origène, raconte : « Plus de sept tachygraphes (= sténographes) se tenaient près d'Origène quand il dictait, se relayant les uns les autres à intervalles réguliers. Il y avait autant de copistes, et quelques jeunes filles exercées à la calligraphie. Ambroise subvenait abondamment à la subsistance de tout ce monde... Il excitait Origène dans la composition de ses commentaires. » (*Histoire ecclésiastique*, VI, 23, § 2). Cette première partie de la vie d'Origène — à Alexandrie — se termina en 231. Ordonné prêtre par des évêques palestiniens sans la permission de l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, Origène fut banni Démétrius et ses collègues. Commença alors la deuxième partie de la vie d'Origène — à Césarée de Palestine — où il passa la fin de sa vie à commenter l'Ancien et le Nouveau Testament. En 250, sous la persécution de Dèce, il est arrêté et torturé, mais avec la consigne de ne pas le mettre à mort. Il ne mourut qu'en 254, « après une agonie de quatre ans » (René Wasselynck, 1966, *Origène*, 1966, p. 50).

a) — *La Nouveauté jamais vieillie de l'Esprit*. — De cette œuvre immense, en grande partie perdue dans son texte original, nous ne retiendrons ici que trois textes, pour prolonger en quelque sorte ce que nous avons découvert en lisant Irénée. — Le premier de ces textes s'inscrit dans la ligne de ce que venons de lire chez ce dernier (IV, 26, 1) : un passage sur le rapport entre l'Ancien et le Nouveau Testament :

Origène, *Commentaire sur Jean*, I, § 33 et § 36. — § 33. Avant la venue du Christ, la Loi et les Prophètes ne contenaient pas l'annonce qu'implique la définition du mot « évangile », puisque celui qui devait éclairer les mystères qu'ils renferment n'était pas encore venu. — Parce qu'il est venu, et parce qu'il a réalisé une réalisation corporelle de l'Évangile, le Sauveur a, par l'Évangile, fait de tout comme un évangile...

§ 36... Avant l'Évangile qui a pris naissance par la venue de Jésus-Christ, aucun des écrits des anciens n'était un évangile. Mais l'Évangile, qui est une Alliance Nouvelle, nous ayant dégagés de la vétusté de la lettre (Rm 7, 6), a fait luire dans la lumière de la connaissance la Nouveauté jamais vieillie de l'Esprit, nouveauté propre à l'Alliance nouvelle et qui était déposée dans toutes les Écritures (SC 120 p. 77-79).

Ce passage est tiré des premières pages du *Commentaire de saint Jean* d'Origène. Avant d'entrer dans le vif du sujet, notre auteur s'interroge sur le sens du mot « évangile ». Ce mot veut dire : « bonne nouvelle ». Or l'Ancien Testament n'est-il pas porteur d'une bonne nouvelle, puisqu'il annonce le messie ? Pourquoi donc n'est-il pas appelé lui aussi Évangile ? — Selon Origène, la *Réalité* visée par l'annonce dépasse infiniment l'*annonce*. Dans le passage de l'un à l'autre Testament surgit un inattendu, un surplus qui fait du Nouveau Testament une entrée dans une réalité radicalement nouvelle, qu'Origène appelle « évangile ». Par sa venue, le Christ a fait un « évangile » non seulement de l'Ancien Testament, mais de toute réalité : « Parce qu'il est venu... le Sauveur a, par l'Évangile, fait de tout comme un évangile... » — Mais pour bien comprendre la portée de ce texte il faut noter que la « venue » du Christ ne se limite pas à sa naissance terrestre, elle désigne tout le parcours de sa vie d'homme, incluant sa mort, sa Résurrection, son retour auprès du Père et l'envoi de l'Esprit-Saint. La mention de la Pentecôte et de l'envoi de l'Esprit fait partie de l'événement, car c'est par le don de l'Esprit que fait irruption en nous la Nouveauté pascale. C'est en relation avec lui qu'Origène, parlant de la Résurrection, parle de « la Nouveauté jamais vieillie de l'Esprit ». Une nouveauté donnée une fois pour toutes serait sujette à vieillissement : elle ne serait pas une vraie « nouveauté »...

b). — « *Sans cesse engendrés dans le Christ Jésus* ». — La problématique de la nouveauté qui ne se maintient comme telle qu'à condition de se renouveler sans cesse trouve un écho très intéressant dans un autre passage d'Origène qui, partant de la situation de l'homme, remonter vers le mystère intra-trinitaire, pour revenir à l'homme dans sa conclusion. Ce passage se lit à la fin d'une homélie sur Jérémie, prononcée à Césarée de Palestine :

Origène, *Homélie sur Jérémie*, IX, 4. — « Tout homme qui commet le péché est né du diable. » (1 Jn 3,8). Si tout homme qui commet

le péché est né du diable, c'est comme si nous étions engendrés du diable autant de fois que nous péchons. Nous sommes donc pour ainsi dire autant de fois engendrés du diable que nous avons péché. Malheureux celui qui est toujours engendré du diable, mais bienheureux celui qui est sans cesse engendré de Dieu.

Car je dis : le juste n'est pas engendré une fois pour toutes de Dieu : il est engendré sans cesse, à chaque œuvre bonne, par laquelle Dieu l'engendre.

Si je te persuadais à propos de notre Sauveur lui-même que le Père n'a pas engendré son Fils de telle manière que le Fils n'ait plus à naître ensuite de lui, mais que le Père l'engendre sans cesse, alors je pourrais aussi t'amener à croire la même chose du juste. — Voyons donc, qui est notre Sauveur ? Il est « le rayonnement de la Gloire » (He 1, 3). Or le rayonnement de la Gloire n'est pas quelque chose qui fut engendré une fois pour toutes de manière à n'être plus engendré. Au contraire, aussi longtemps que dure la lumière qui produit le rayonnement, aussi longtemps est engendré le rayonnement de la Gloire de Dieu... Donc le Sauveur est sans cesse engendré, et c'est pourquoi il dit : « Avant toutes les collines Il m'engendre » (Pr 8, 25) : non pas « il m'a engendré », mais bien « Avant toutes les collines Il m'engendre ».

Mais si le Sauveur est sans cesse engendré par le Père, de la même manière toi aussi, si tu possèdes l'Esprit d'adoption (Rm 8, 15), Dieu t'engendre sans cesse dans le Fils. Il t'engendre. C'est là la nativité que tu reçois, et par elle tu deviens un fils de Dieu sans cesse engendré dans le Christ Jésus.⁸

Ce texte frappe par sa conclusion : «... *Si tu possèdes l'Esprit d'adoption Dieu t'engendre sans cesse dans le Fils. Il t'engendre d'œuvre en œuvre, de pensée en pensée. C'est là la nativité que tu reçois, et par elle tu deviens un fils de Dieu sans cesse engendré dans le Christ Jésus.* » — Il a trouvé un grand retentissement dans la tradition chrétienne, chez Bernard de Clairvaux, dans la mystique rhénane : Maître Eckhart et Angelus Silesius, plus tard chez le Cardinal de Bérulle... On retrouve des thèmes analogues chez Méthode d'Olympe, saint Augustin, saint Maxime le

⁸ Traduction, légèrement remaniée, de Peter Nemeshegyi : La paternité de Dieu chez Origène, Paris, 1960, p. 199. Autre traduction, avec le texte grec, dans Sources Chrétiennes 232, p. 393-395.

Confesseur († 662). La fin du texte contient en germe la belle formule *fili in Filio*, « fils dans le Fils » que nous a donnée le concile de Vatican II (*Gaudium et Spes* I, § 22).

Notre passage commence de façon inquiétante : « Tout homme qui commet le péché est né du diable. » (1 Jn 3, 8). Mais l'affirmation n'est pas d'Origène, il ne fait que citer saint Jean ! Et c'est d'elle qu'il rebondit vers un sujet beaucoup plus exaltant : le juste, lui, est engendré par Dieu, et cela non pas une fois seulement, mais sans cesse : « Le juste est engendré sans cesse, à chaque bonne œuvre par laquelle Dieu l'engendre ». C'est ici que le commentaire d'Origène prend une tournure très intéressante. En effet, le sujet dont il traite concerne l'homme, mais pour justifier ce qu'il dit à son sujet, il va remonter au Fils de Dieu et évoquer son engendrement éternel à partir du Père. Cherchant à éclairer la question à partir de l'Écriture, il cite une expression tirée de l'*Épître aux Hébreux* : le Fils y est déclaré « rayonnement de la Gloire » (He 1, 3). Le mot « rayonnement » relève du domaine de la lumière et du soleil dont la lumière jaillit continuellement : elle est sans cesse engendrée par le soleil. Il en va de même en Dieu : le Fils est sans cesse engendré par le Père. Origène complète cette comparaison en citant un passage du livre des Proverbes où il est écrit : « *avant toutes les collines, il m'engendre* » (Pr 8, 25). Le verbe « engendrer » est au passé dans la Bible hébraïque (*il m'a engendré*), mais il est au présent dans la version grecque des Septante, et c'est elle que cite Origène, comme le font tous les Pères grecs.

Après avoir évoqué la génération éternellement jaillissante du Fils dans le Père, Origène revient à l'homme pour consolider son affirmation de départ sur la continue naissance du chrétien. Il précise tout d'abord que l'engendrement de l'homme se situe au niveau de sa volonté libre : il est engendré « d'œuvre en œuvre, de pensée en pensée » ; mais Origène ne peut être pour autant suspecté de pélagianisme : l'activité de l'homme n'est une naissance en Dieu parce qu'elle est saisie par l'action transformante de l'Esprit-Saint, comme le précise Origène : «... si tu possèdes l'Esprit d'adoption ». C'est dans ce contexte qu'apparaît alors la grande merveille qui vient en conclusion de ce texte si magnifique : l'homme est sans cesse engendré « dans le Fils », moyennant l'intervention de l'Esprit. À la faveur du Mystère pascal auquel il participe tout au long de sa vie animée par l'Esprit-Saint, l'homme, devenu fils de Dieu est dès maintenant « sans cesse engendré dans le Christ Jésus ». Il n'est pas laissé en dehors de Dieu, à la périphérie du mystère trinitaire, comme cela serait le cas si on se ralliait à la pensée d'Arius et de ses

partisans, il est introduit au cœur même de Dieu, au plus intime de la sainte Trinité, en participant éternellement à l'éternel engendrement du Fils par le Père.

c) – *Une double « résurrection »*. — Nous ne possédons qu'en version latine le *Commentaire sur l'Épître aux Romains* d'Origène, dans lequel nous trouvons un passage intéressant dans lequel est évoqué un thème qui sera longuement développé par Augustin, en particulier dans son *Commentaire sur saint Jean*, le thème de la double résurrection réservée à l'homme, à la fin des temps, mais aussi dès maintenant :

Origène, *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, V, 9. — Ce que l'Apôtre a dit ailleurs (Ep 2, 6), à savoir que nous sommes déjà ressuscités avec le Christ et « réveillés » avec lui, « assis avec lui » dans les cieux, il le dit également ici : « Si en effet nous avons été plantés avec le Christ, devenus une même plante dans la similitude de sa mort, nous le serons également (dans la similitude) de sa résurrection » (Rm 6, 5). Mais ce que dans le premier passage (Ep 2, 6) il présentait comme ayant déjà eu lieu, il le présente ici (Rom 6, 5) comme devant avoir lieu, comme objet d'espérance. La raison en est que la résurrection peut se comprendre en un double sens : l'une est celle par laquelle nous « ressuscitons » des choses terrestres — en esprit, par notre décision et par la foi — ; par elle nous pensons les choses du ciel et nous recherchons les choses à venir ; l'autre est celle qui est la résurrection générale de tous, et qui aura lieu dans la chair... (*Patrologie grecque* 14, 1047 C – 1048 A).

Le texte d'Origène envisage la « résurrection » du point de vue de l'homme ; loin d'être une donnée limitée à un moment donné de l'existence du croyant (le jour de son baptême par exemple), la résurrection, comme la « naissance » dont nous avons parlé au paragraphe précédent, apparaît ici comme un mouvement vital, qui, une fois commencé, tend vers un au-delà objet d'espérance. La « résurrection », nous dit Origène, consiste à penser les choses du ciel et à rechercher les choses à venir. « Penser les choses du ciel » déconcerte le lecteur d'aujourd'hui, qui craint aussitôt de se voir détourné des tâches temporelles incombant à tout homme ; mais on peut interpréter le « céleste » autrement que comme une invitation à s'évader de la terre. Un Père de l'Église comme saint Jean Chrysostome a vu dans le mot « céleste » une manière de

parler de ce qui est « invisible » : « Je vous ai enseigné tout cela... pour que, fidèles à l'exhortation du bienheureux Paul, vous songiez aux choses d'en haut et transportiez votre pensée de la terre au ciel (Col 3, 2), et des choses qui se voient à celles qui ne se voient pas. » (Jean Chrysostome, *Huit Catéchèses baptismales*, II, 28 : SC 50 bis, p. 149). Le danger de prendre prétexte du mot « céleste » pour se réfugier loin de ce monde au ciel n'est pas tout à fait écarté. Mais le chrétien d'aujourd'hui peut aussi s'attacher au *céleste*, c'est-à-dire à l'*invisible*, caché non pas dans les cieux, mais *au cœur des réalités de ce monde...*

Une autre expression mérite d'être remarquée : cette « résurrection » se fait « en esprit, par notre décision et par la foi » ; l'expression « par notre décision et par la foi » surprend agréablement par sa tonalité résolument moderne ; elle fait penser, d'une façon qui peut surprendre, à la théologie d'un Rudolf Bultmann, pour qui les Écritures n'ont pas pour premier objet de nous raconter la vie de Jésus, mais de permettre une rencontre personnelle avec le Christ et de provoquer l'homme « aujourd'hui même et chaque jour, à une décision authentique : celle de la foi » (Pasteur François Clavairoly).

d) — *Le Corps du Christ/l'Église*, « relevé en trois jours » (Jn 2, 18-19). — Une autre dimension du Mystère pascal a été développée par Origène dans le reste de ses œuvres : sa dimension communautaire, ecclésiale. Nous en avons un exposé de plusieurs pages dans le commentaire qu'il nous a donné de Jn 2, 18-19 : « *Les Juifs lui répondirent en disant : Quel signe nous montres-tu pour agir ainsi ? Jésus leur répondit et dit : Détruisez ce temple et en trois jours je le relèverai.* » Nous le lisons au livre X du *Commentaire sur saint Jean* :

Origène, *Commentaire sur saint Jean*, X. — § 228. Selon une des interprétations possibles, le temple et le corps de Jésus me semblent être tous deux la figure (*typos*) de l'Église. En effet, bâtie de pierres vivantes et devenue une demeure spirituelle pour un sacerdoce saint (1 P. 2, 5), elle est établie comme temple « sur le fondement des apôtres et des prophètes, avec le Christ Jésus comme pierre angulaire » (Ép 2, 20).

§ 229. — Même si, comme il est écrit au Psaume 21, tous les os du Christ sont encore dispersés dans la persécution et l'oppression, par les complots de ceux qui combattent l'unité du temple au moyen des persécutions, ce temple sera relevé, le corps ressuscitera

le troisième jour, après le jour du malheur, et après le lendemain, jour de l'achèvement. Car il y aura un troisième jour dans le ciel nouveau et sur la terre nouvelle, lorsque ces os, c'est-à-dire toute la maison d'Israël, se dresseront lors du grand jour du Seigneur à la suite de sa victoire sur la mort. Par conséquent la résurrection du Christ qui a eu lieu après ses souffrances sur la croix embrasse le mystère de la résurrection du corps du Christ tout entier.

§ 230. — De même en effet que le corps visible de Jésus a été crucifié, enseveli et, ensuite, est ressuscité, de même tout le corps des saints du Christ est crucifié avec le Christ... Mais comme s'il jouissait déjà des arrhes de la résurrection, Paul dit : « Nous sommes ressuscités avec lui », car « il marche dans une certaine nouveauté de vie » (Rm 6, 4), mais sans être encore ressuscité de la résurrection bienheureuse et parfaite que nous espérons.

§ 242. — ... Sous l'action purificatrice du Verbe présent en lui, chaque disciple de Jésus sera abattu pour être ressuscité par Jésus, non pas le troisième jour mais « en trois jours », d'après le texte que nous avons sous les yeux. Car il n'est pas écrit : « Détruisez ce temple ; je le relèverai le troisième jour », mais « en trois jours » (Jn 2,18-19). En effet, le bâtiment du temple est relevé le premier et le second jour après sa destruction, mais sa complète restauration a besoin des trois jours entiers.

§ 243. — C'est pourquoi une résurrection a eu lieu et une résurrection aura lieu, si toutefois, nous sommes ensevelis avec le Christ et ressuscités avec le Christ... (*Sources Chrétiennes* 157, p. 519-529).

Ces quelques extraits ne représentent qu'une petite partie d'un développement beaucoup plus long. Cette fois-ci, le Mystère pascal est mentionné explicitement. Il intervient dans une fresque grandiose qui évoque l'histoire de toute l'humanité par le biais de l'Église, en cours de construction et de résurrection. Il vient bien à propos pour terminer ce bref essai sur la Résurrection chez les Pères de l'Église. À défaut d'un commentaire du texte, voici quelques remarques à son sujet.

On notera tout d'abord la méthode allégorique mise en œuvre par Origène. Jésus passe du temple de Jérusalem à ce « temple » qui est son corps. Origène passe du « corps du Christ » qui est son corps personnel à ce « corps du Christ » qui est l'Église. Appliquée de manière allégorique à l'Église, la mention des « trois jours » prend alors

une dimension inattendue : elle permet d'envisager toute l'histoire des hommes dans une perspective théologique.

On remarquera par ailleurs, au § 230, l'expression paulinienne « *marcher dans une nouveauté de vie* » ; chez Paul, en Rm 6, 4, elle va de pair avec la déclaration : « *nous sommes ressuscités avec le Christ* » ; il est clair dans ce cas que la « nouveauté de vie » est tout simplement la manière dont le chrétien inscrit dans son existence la grâce de sa participation à la Résurrection du Christ.

Il est intéressant d'autre part de noter les « trois résurrections » que mentionne Origène au § 243 : « Une résurrection a eu lieu et une résurrection aura lieu, si toutefois, nous sommes ensevelis avec le Christ et ressuscités avec le Christ. » Il est bien évident que ces trois « résurrections » n'en constituent en réalité qu'une seule, mais qui est magnifiquement envisagée dans le cadre grandiose de toute l'histoire du salut. Entre la Résurrection qui a eu lieu — celle du Christ — et celle qui aura lieu — à la fin des temps — se vit actuellement la vie des chrétiens « ressuscités avec le Christ », qui « marchent dans une nouveauté de vie » (Rm 6, 4) selon ce qui vient d'être dit.

* * *

La Résurrection du Christ a marqué de sa lumière et de son dynamisme les débuts de l'Église de l'Église et les premiers écrits des Pères de l'Église. Ce mystère a été quelque peu oublié dans la réflexion théologique au cours des siècles. Le 20^{ème} siècle a connu une réelle redécouverte de cette donnée fondamentale de la foi. Il serait souhaitable que cette découverte soit approfondie au cours du 21^{ème} siècle, au niveau des recherches savantes comme au niveau de la vie des chrétiens. C'est la ligne de ce souhait que la présente petite enquête a été tentée, avec l'intention de s'ouvrir quelque peu à « la Nouveauté jamais vieillie de l'Esprit ».